
Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs

SIXIEME ANNEE
4 AVRIL 1951



TINTIN



14

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS



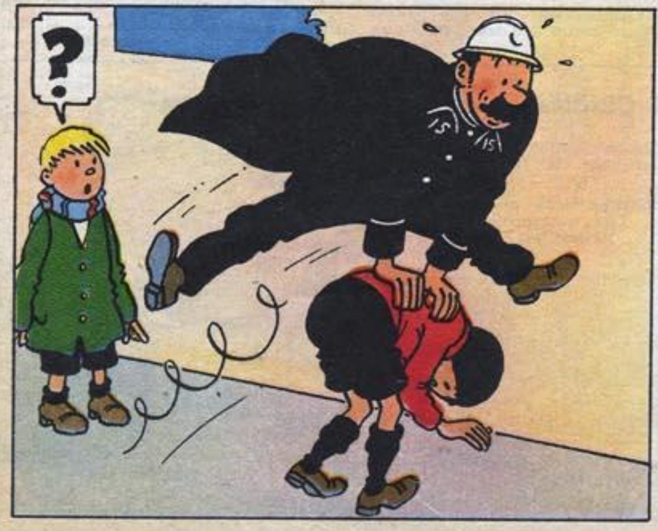


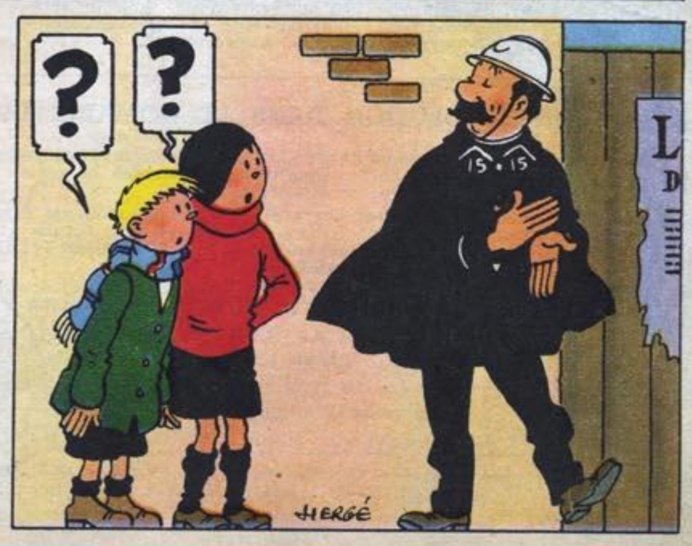












ETERNELLE JEUNESSE



Mon Courrier

Schoenmaekers Vincent, Anvers. — Tu es trop curieux : je ne puis te révéler la suite des histoires. Prends patience, et tu sauras. Amitiés.
Defrise Lucette, Boitsfort. — « Tintin en Russie » n'est pas en vente pour le moment. Tu trouveras encore des articles sur les animaux et les fleurs.
Delvaux P., Seraing. — Je suis heureux d'apprendre que nos articles documentaires te viennent en aide dans tes études. Nous continuerons. A toi.
Gentilini M.-A., Saint-Ghislain. — La photo de Hergé a paru plusieurs fois dans « Tintin ». Nous n'en possédons pas d'autres. Amicalement à toi.
Vandenbulcke Jean, Schaerbeek. — Mes félicitations pour ton joli dessin. Mais pourquoi, diable, coupes-tu dans ton journal au lieu de le conserver ?



Depreter Brigitte, Uccle. — En dehors de notre Grand Concours annuel, nous organisons un petit concours tous les mois. Regarde mieux ! A toi.
Mersel Edmond, Eschweiler (Allemagne). — Désire correspondre avec un lecteur de quinze ans aimant les livres et la nature. Ecrire au journal.
Smeets Josette, Bruxelles. — Bien sûr, tu peux me tutoyer. Pour le Club, tu restes en contact direct avec le journal. Lis nos informations.
Leyssens Françoise, Ixelles. — Les membres du Club Tintin bénéficient de toutes sortes d'avantages : visites guidées, réductions au cirque, messages secrets, etc. Sois attentive à nos appels. Amitiés.
Pecriaux Jacques, Costermansville (Congo). — Désire correspondre avec jeune Canadien s'exprimant en français. Ecrire au bureau du journal.
Draps Michel, Ixelles. — Dans l'ensemble, tes critiques sont justes. Crois bien que nous avons, autant que toi, le souci de bien faire. Amitiés.
A.V., Wespelaar, et M.T., Louvain. — Flamands tous deux, désirent correspondre avec lecteur français. Ecrire au journal.
Froso Sylvain, Stuttgart (Allemagne). — « Les Cigares du Pharaon » ne sont plus en vente. Il faut attendre. Tu seras informé de la réédition.
Delune Nicole, Ixelles. — Tous les albums d'Edgar-P. Jacobs seront édités par nous. Prends un peu de patience. « La Pyramide » n'est pas achevée !
Vandervaeren Anny, Hoeylaert. — Les carnets de décalcomanies sont réservés à nos concours ou aux Timbres Tintin. Ils ne sont pas mis en vente.
De Bloe, Ixelles. — La seconde partie du « Secret de l'Espadon » paraîtra en librairie dans quelques mois. Il faut attendre. Bien à toi.
Bourgois Jacques, Mouscron. — Si je comprends bien, vous êtes à six dans la famille à vous disputer le journal ! Ah ! ces parents tout de même !
Holoffe Roger, Nivelles. — Désire correspondre avec un scout belge qui habite le Congo et qui est âgé de quinze ans environ. Ecrire au journal.
Wathieu Jean, Liège. — Les histoires de cow-boys de Le Rallic seront éditées en album, mais pas tout de suite. Tu en seras avisé. Amitiés.
Mezier Pol, Neufchâteau. — Il n'est pas question, pour l'instant, de republier « Le Rayon U », de notre ami Edgar-P. Jacobs. « La Pyramide » est inédite.
Wathelet Charles, Forest. — Merci pour vos excellentes suggestions. Tout cela se fera à son heure. Le monde ne s'est pas fait en un jour !
Dewamme Guy, Manage. — Désire correspondre avec un garçon de onze ans, habitant la France ou la Suisse. Ecrire au bureau du journal.
Francotte Gabrielle, Liège. — Tu ne pourras obtenir nos décalcomanies qu'en échange de Timbres Tintin ou comme prix à nos concours. Amitiés.



Flahaux Robert, Jette. — Oui, « Le Sphinx d'Or » paraîtra en albums, après « Alix, l'Intrépide ». En principe, toutes nos histoires doivent être publiées.
Dautrebande José, Les-Avins-en-Condroz. — Pas mal du tout ton conte. Mais tu dois travailler encore. Tu n'as que onze ans, non ? Félicitations.
Ome Lena, Faubourg de Bruxelles. — Veux-tu me faire connaître ton adresse complète ? Tu as gagné un abonnement de 3 mois au concours « Parole ».
Vyncke Andrée, Anderlecht. — Désire correspondre avec lectrice de quinze ans environ, Suisse ou Française, s'intéressant aux sports. Ecrire au journal.
Leemans Yvon, Villers. — Nous étudions la question d'une grande réunion des membres du Club à Liège. Prends encore un peu de patience. Amitiés.
Putters Nicole, Verviers. — Merci pour les jolies photos que tu m'as envoyées. Vous ne semblez pas vous ennuyer, tes amies et toi ! Amicalement.

TINTIN vous parle

(1)

(1) Nous supposons que vous avez lu avec la plus grande attention le billet ci-dessus et qu'aucune de ses finesses ne vous a échappé.
Ceux de nos amis que nous considérons comme les plus intelligents nous ont affirmé que ce message était remarquable. Et nous avons reçu leurs félicitations chaleureuses.
D'autres, moins vifs d'esprit, l'ont accueilli avec quelque réticence. Ils en ont discuté la forme, tout en se déclarant à peu près d'accord sur le fond.
Enfin, une minorité de lecteurs (ils pouvaient être quatre, quatre et demi ?), illettrés, sans doute, ont prétendu n'y avoir rien compris et même en avoir abandonné la lecture avant la fin.
Et vous, les amis, qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas qu'il est... trou-blanc ?
P.S. — Un peu tardif, bien sûr, ce poisson d'avril ! Mais notre directeur n'a pas voulu entendre parler d'une édition spéciale pour dimanche dernier...

Jacmain Natacha, Uccle. — Désire correspondre avec lectrice anglaise de quatorze ans environ, aimant les sports. Ecrire au bureau du journal.

Philippart Pierre, Liège. — Les chroniques dont tu me parles n'ont pas été supprimées, mais elles paraissent sous d'autres titres. Lis bien.

Coune Monique, Verviers. — La belle carte que tu m'as envoyée ! Bien sûr, je connais Verviers et j'y compte plusieurs amis. Toi, notamment !

Vandevelde Pierre, Gand. — Que nous paraissions deux fois par semaine ! Tu veux donc nous tuer ? Peut-être qu'un jour nous passerons par Gand...



Administration, Rédaction et Publicité :
24, rue du Lombard, Bruxelles.
Editeur-Directeur : R. Leblanc.
Imprimerie : Etablissements C. VAN CORTENBERGH, 12, rue de l'Empereur, Brux.

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Le chevalier Conrad s'est mis hors-la-loi en aidant le jeune Renaud à s'évader de la prison d'Anvers, où il était emprisonné. Les deux amis s'enfuient à pied. Le soir, au milieu d'une forêt, ils s'arrêtent et s'endorment, épuisés...

















Regardez ! Je trouve un anneau d'or dans sa ceinture !

Rends-moi ça, gredin !



(A suivre.)

LA JOURNÉE DES DUPES

Les aventures du chevalier de Cadilhac dans « Le Fils du Maître de poste » vous ont révélé la haine implacable que vouait au cardinal de Richelieu la reine Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Cette lutte sournoise devait se terminer par une tragi-comédie en deux actes que les historiens ont appelée « La journée des Dupes ».

LOUIS XIII, dont « Les Trois Mousquetaires » d'Alexandre Dumas ont popularisé la barbiche et le long visage maigre, était un souverain faible et versatile. Bien qu'il estimât à leur juste valeur les éminentes qualités du cardinal de Richelieu, il lui arrivait de prêter une oreille complaisante aux attaques perfides dont ce ministre était l'objet de la part de la reine Anne d'Autriche et de la reine-mère Marie de Médicis.

En septembre 1630, comme il revenait de Savoie où guerroyait l'armée française, le Roi tomba gravement malade. Les deux femmes profitèrent de la circonstance pour le circonvenir et l'amener à se débarrasser de Richelieu. Troublé, excédé, Louis XIII promit de prendre un parti définitif lorsqu'il serait rentré à Paris.

Un peu plus tard, dans le carrosse qui le ramenait vers la capitale, il eut avec son ministre une conversation importante.

— Je ne vous apprendrai rien, Monsieur le Cardinal, commença-t-il, en vous disant que la reine Marie ne vous aime guère!

— Hélas, Sire!... Pourtant, Votre Majesté sait bien que mon unique dessein est de servir la Couronne!

— Sans doute, sans doute!... Mais il conviendrait que vous rentriez en grâce! Et cela dépend de vous. Toutes ces sottes disputes m'ennuient fort!

— Mais, Sire...

— Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, Monsieur le Cardinal.

Sur ces mots, le Roi, qui n'avait pas osé avouer à Richelieu la demi-promesse qu'on lui avait arrachée, retomba dans un mutisme renfrogné. Le cardinal n'eut pas demandé mieux que d'obéir, mais il connaissait trop bien son ennemie pour espérer encore un raccommodement. D'ailleurs, dès qu'elle fut arrivée à son tour à Paris, la Reine-Mère poursuivit sans désemparer son opiniâtre travail de sape.

LA PREMIERE MANCHE

Le matin du 11 novembre 1630, bien résolue à en finir et à obtenir la disgrâce de Richelieu, elle alla jusqu'à s'enfermer avec son fils dans une chambre du palais du Luxembourg. Mais, tout à coup, un visiteur survint qu'elle n'attendait pas : le cardinal en personne. Ses amis l'avaient mis au courant de la partie capitale qui se jouait et, forçant la consigne, il s'était introduit dans les appartements royaux pour tenter de sauver sa mise. Le premier moment de surprise passé, la Reine-Mère entra dans une violente colère. Elle donna libre cours à son tempérament bouillant d'Italienne (ses ancêtres avaient été les maîtres de la fastueuse Florence) et accabla le pauvre ministre d'invectives. C'est en vain que le cardinal essaya de la fléchir. Ses prodiges de diplomatie se heurtèrent à un mur de haine aveugle. Se voyant perdu, il se tourna vers le Roi et le supplia de lui permettre de s'éloigner.

Fatigué de cette querelle, effrayé par la violence dont témoignait sa mère, Louis XIII s'inclina et remit au cardinal un ordre de départ.

Dès lors, tout semblait consommé. Il ne faisait plus de doute que le règne de Richelieu, ce ministre implacable et tout puissant, allait prendre fin.

LE CARDINAL REVIENT A LA CHARGE

Quelques minutes après avoir assumé la responsabilité de cette grave décision, Louis XIII partit pour Versailles, où il n'y avait alors qu'un petit château réservé aux chasses royales. Marie de Médicis, enivrée par son triomphe, resta au palais du Luxembourg où commençaient d'affluer les courtisans. Ce fut sa perte.

Dès qu'il eut quitté le Roi, Richelieu se rendit chez un de ses bons amis, le cardinal de la Valette, qui l'engagea vivement à ne pas abandonner la partie.

— Il vous est encore possible de regagner la confiance du Roi, lui dit-il. Vous n'avez rien à vous reprocher. D'ailleurs, ne l'oubliez point, qui quitte sa patrie, la perd!

Réconforté, Richelieu courut à Versailles, sous couleur de prendre congé de son souverain; en réalité, pour jouer sa dernière carte. Il avait dans la place un ami puissant, le duc de Saint-Simon, qui plaida sa cause avec chaleur auprès de Louis XIII, puis l'introduisit par un escalier dérobé dans le cabinet royal. Richelieu n'avait point usurpé sa réputation d'habile homme. Dès qu'il fut en présence du monarque, il n'éprouva aucune peine à se justifier et il regagna en un instant l'ascendant que l'on croyait perdu à tout jamais.

Tel est pris qui croyait prendre. En ce moment précis, la Reine-Mère, qui savourait sa victoire au palais du Luxembourg, sombrait dans une disgrâce irrémédiable. Les alliés de Marie de Médicis, dupes de cette fameuse journée (tout au moins ceux qui ne se trouvaient pas hors d'atteinte) furent cruellement punis. Certains connurent l'exil, d'autres furent embastillés, destitués ou chassés de la Cour.

★

Il suffit vraiment de peu de chose pour modifier le cours du destin! Si le verrou avait été poussé à la porte du cabinet royal, si la Reine-Mère, plus prudente, avait suivi son fils à Versailles, l'histoire de France en eut probablement été changée.

Lorsqu'il fit bâtir le grand Versailles, Louis XIV tint à conserver dans ses constructions l'habitation de son père. On peut voir, aujourd'hui encore, l'escalier dérobé qui joua un rôle si important dans cette « journée des dupes ». Il se trouve dans un petit couloir à l'angle sud-ouest de la salle où sont exposés les portraits des Rois de France.



Les PECHEURS de PERLES



Après la victoire des Portugais sur les Hollandais, le traître Véragua a dénoncé Pérez et Manrico comme responsables du conflit, auprès du Vice-Roi de Goa. Celui-ci accourt à Ceylan, pour juger les soi-disant coupables. Mais il a compté sans Otaru...

(Dessins de Caprioli)



Quelques heures plus tard, Otaru et ses hommes se préparent à donner l'assaut au vaisseau du Vice-Roi.





Cependant, sur le navire portugais, le procès vient de se terminer par la condamnation de Pérez.

Et moi, je vous fais arrêter, Manrico !... Gardes !...

Halte !

Mais tout à coup...





J'use ainsi des droits que Dieu m'a donnés en me faisant naître sur cette île, qui était mienne avant d'être vôtre ! Et si j'accepte de reconnaître l'autorité des étrangers, ce n'est que celle d'hommes justes et bons, comme le sont Manrico et Pérez !

Grâce à eux, nous avons vu surgir des villages là où autrefois se dressaient seulement quelques misérables cabanes. Ils ont délivré les pêcheurs de perles de l'esclavage et de la misère où les tenaient les marchands arabes. En signe de reconnaissance, nous les avons toujours fidèlement servis...

Nous ne permettrons pas que vous condamniez nos amis comme des traîtres ! S'il est un traître ici, c'est assurément le fourbe Véragua !

Quelle infâmie ! Cette vipère ose m'insulter !



Otaru raconte alors la trahison de l'hypocrite Véragua, et sa honteuse conduite. Il n'hésite pas à accuser le Vice-Roi de faiblesse. Tous l'écoutent, médusés : ce n'est plus un indigène docile qui parle, mais un chef qui commande, un vainqueur qui dispose de ses prisonniers...



(A suivre.)

La semaine prochaine : OTARU COMMANDE !...



Les aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG



Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri s'est introduit comme passager clandestin, s'est abattu au cœur de l'Afrique. Accompagné de Laobé, Dzidziri s'introduit dans la tribu des Hommes-Crocodiles qui retiennent prisonnière Sophie, l'air-hostess...

A PAS DE CROCODILE

UNE main sur son épaule... Il pivota d'un bloc, prêt à se défendre... et il vit le bon visage noir de Laobé.

— Eh bien, s'exclama-t-il, tu es vivant, mon petit gars. Je te croyais bien transformé en pâté par les crocos...

La figure du négrillon se fendait dans un rire silencieux. S'il ne comprenait pas les paroles de son ami blanc, il en devinait le sens. Et il secouait énergiquement la tête. Il tendit le bras en direction du marais, baragouina quelques mots.

— Compris, exprima Dzi, tu as réussi à te tirer de là ? Et le radeau, beauté blonde ?... Il a mis les voiles... Nous voilà prisonniers, qu'est-ce que tu en penses ?

Cependant, Laobé mettait son doigt devant sa bouche : le geste se comprend dans toutes les langues. Dzi approuva :

— Oui, ma colombe, vaut mieux se taire... Viens...

Il l'entraîna à l'écart en direction d'un hallier, où ils échapperaient à l'insupportable chaleur solaire. Ils s'allongèrent. Dzi bougonna :

— L'estomac crie famine. Tu n'aurais pas une idée, Laobé, de mon cœur ?... Hein, moyen miam-miam ?...

Et il agitait les mandibules, il feignait de déglutir d'énormes bouchées. Laobé eut un sourire heureux; il inclina sa tête laineuse; pressant l'épaule de son compagnon afin qu'il demeurât sur place, il s'esquiva. De longues minutes s'écoulèrent. La chaleur grandissait; elle s'insinuait en vous, répandait dans vos muscles une énorme veulerie : Dzi éprouvait le désir incoercible de ne plus bouger jamais, de s'endormir là, et puis... Il sursauta lorsque Laobé reparut.

Le Noir apportait plusieurs fruits à la peau luisante d'un vert noirâtre tavelée de taches jaunes. Lui-même y mordit pour donner l'exemple. Dzi l'imita. La peau du fruit se fendit, laissant apparaître une chair fibreuse, juteuse, d'une couleur orange; une odeur étrange se répandit.

— Mince, exprima Dzidziri, ça sent le cirage !... L'essence de térébenthine à plein nez... Pas mauvais d'ailleurs...

Des souvenirs de lectures lui vinrent à l'esprit. Il se rappela :

— Des mangues, voilà ce que c'est... Eh bien, c'est fameux... Oui, fameux. Mais, je peux te garantir une chose, Laobé : tu n'en ferais pas manger pour un empire à la tante Gabrielle...

Laobé riait de bon cœur; il était content puisque son ami blanc était content. Il s'était glissé dans la brousse, avait repéré un énorme manguier, rapporté ces fruits... Dzi, le Lionceau aux cheveux de flammes, les appréciait : tout était donc parfait...

Oui, il y avait bien leur situation critique dans l'île sacrée, isolés des Fils du Lion par un marais infesté de crocodiles, le risque de tomber aux mains des Bama-Fantous... il y avait la présence de Sophie retenue par les sectateurs du crocodile... mais tout cela, Laobé ne s'en souciait pas puisque son ami blanc montrait lui-même une telle tranquillité d'âme.

De fait, Dzi s'était endormi. Les émotions de la nuit, succédant à toutes celles qu'il avait eues déjà depuis le départ de Paris, il lui fallait récupérer.

Quand il ouvrit les yeux, il faisait nuit noire. D'abord, il hésita. Il ne reconnaissait pas l'habituelle soupente où il avait accoutumé de dormir dans l'immeuble de la rue Mouffetard, tandis que, dans la pièce voisine, retentissait le ronflement sonore de l'oncle Amable Saupranaud. Et puis, il reprit pied dans la réalité. Il distingua, dans les ténèbres, une silhouette près de lui : c'était Laobé.

— Boule de neige, mon garçon, je ne sais si tu apprécies le sommeil à sa juste valeur. Moi, je te garantis que faire la grasse soirée quand on a failli devenir le plat de résistance des lions, puis ensuite des crocodiles, il n'y a rien de tel... Là-dessus, en route, Fortunio !

Laobé lui empoigna le bras. Multipliant des gestes que l'obscurité empêchait de distinguer, bredouillant des mots confus, il s'efforçait de retenir son compagnon. Et Dzi n'avait nul besoin d'entendre sa langue pour réaliser le sens de son discours : « Tu ne vas pas faire ça, Lionceau aux cheveux de flammes. Je sais ton courage et je connais ton audace... J'ai vu moi-même la femme au visage clair comme la lune par les nuits froides; je l'ai aperçue prisonnière des Bama-Fantous. Et je devine que tu veux la faire évader. Mais ne t'y risque pas. Tu ne la sauveras pas. Et toi-même, tu périras. Car les Fils du Crocodile sont plus cruels que le fauve le plus sanguinaire... Rappelle-toi leurs regards de fous, tandis qu'ils entouraient l'autel où ton amie blanche était libre et cependant prisonnière. N'as-tu pas remarqué combien ils sont nombreux ?... Certes, ils sont moins grands et moins forts que nous autres, Fils du Lion. Mais leur nombre ne se compte pas : que peut faire l'homme le plus brave en face de dix autres qui s'accrochent à lui ?... Je t'en supplie, mon ami blanc, n'y va pas... »

Il pouvait parler longtemps, Dzi n'était pas disposé à l'écouter. Il s'était orienté de son mieux. Et il progressait en direction du village mystérieux. Il connaissait les pièges du chemin désormais et savait les éviter. Finalement, comme Laobé insistait trop à son gré, il l'empoigna par le cou, lui plaqua sa main sur la bouche.

— Et maintenant, mon Roméo mignon, tu vas te taire, sinon je serais bien capable de te faire une bosse au menton. Ça serait dommage : ta maman ne te reconnaîtrait plus... Là, sage... Bon, mon fils... En avant...

A la vérité, il allait, il allait sans moindrement prévoir comment agir. Il ne se traçait pas de plan : il s'agissait d'atteindre le village, de se faufiler à l'intérieur, et de parvenir jusqu'à Sophie... Après... Eh bien après, sa chance ne l'abandonnerait pas, il en était certain...

Voici le village mystérieux. Le silence règne, total. Cette nuit, les Bama-Fantous doivent dormir, écrasés par la longue cérémonie de la veille. Il faut en profiter. Dzi accélère l'allure; Laobé a peine à le suivre.

Soudain, il distingue la silhouette d'une paillote, à l'intérieur de laquelle un foyer allumé diffuse une lumière tremblotante. Repoussant Laobé qui s'accroche à ses vêtements, Dzi avance, collé au mur de terre sèche. Il tend le cou, inspecte la case; il distingue deux ou trois corps étendus, perçoit des respirations sifflantes; l'un des dormeurs gémit, se retourne; les autres ne bougent pas. Les yeux de Dzidziri, accoutumés à l'obscurité, découvrent maintenant des détails. Il aperçoit une dépouille de crocodile abandonnée : un des Bama-Fantous l'a probablement laissée là après la cérémonie.

Pourquoi pas ?

La pensée a traversé Dzi comme un éclair. Il ne la discute pas; il se glisse à l'intérieur. Qu'il cogne un objet, et il est surpris, fait prisonnier. Non, les Bamas-Fantous ont le s o m m e i l paisible : comment imagineraient-ils une telle audace ? Dzi a mis la main sur la dépouille aux écailles dures. Il la tire lentement à lui... Un effort, encore un... Un dormeur grogne... Dzi ne bouge pas... Le silence de nouveau... Enfin, le voici dehors.

Une bourrade à Laobé qui tente encore de l'entraîner. Et le secouant : « Aide-moi, figure de nuit... Allez, ouste !... »

Et il s'introduit dans la dépouille du crocodile. Il s'en revêt. Puis, comme il a vu faire aux Bama-Fantous, à quatre pattes, lourdement, il pénètre dans le village... La démarche pesante, copiant tant bien que mal — et plutôt mal que bien — un saurien, il avance... A ce moment, la lune sort des nuages qui la masquaient. Elle inonde la place de sa pâleur glaciale. On y voit comme en plein jour. Dzi se traîne vers la case où Sophie a été enfermée hier... Mais y est-elle encore ?... Et ses gardiens ne vont-ils pas découvrir le pseudo animal sacré ?... Dzidziri n'y songe pas. Dzidziri avance. Caché, le petit Laobé observe son ami blanc et claque des dents de terreur...



Soudain, il distingue la silhouette d'une paillotte...

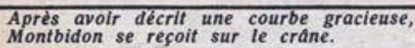
La semaine prochaine :

DANS LES TENEBRES

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Hassan et Kaddour ont fait irruption dans la chambre de Montbidon au moment où celui-ci, posté à la fenêtre, s'apprêtait à abattre l'Empereur...



























(A suivre.)

Interdit aux garçons

Mes chères amies,



Il faut que je vous raconte comment ils nous ont « roulées ». « Ils », je veux dire mes quatre chenapans de frères, « nous », la pâte à gosettes et la bonne pâte de sœur que je suis.

D'abord, j'avais dit « non » sur un ton très catégorique : pas de garçons dans la cuisine, c'est un principe! Campée fièrement devant les assaillants, les bras croisés, j'ai fait à ma pâte à gosettes, un rempart de mon corps. Alors, ils ont attaqué : voix suppliantes, roulements d'yeux à attendrir le lion de Waterloo... J'étais vaincue : la porte fut franchie et la cuisine s'emplit de glapissements de sauvages.

Jean brandissait le rouleau à pâtisserie, Phil dénichait le plat de compote de pommes et Marc apportait triomphalement la boule de pâte que Pitou (trois ans) transforma aussitôt en fromage de gruyère en y enfonçant les dix doigts tout à tour. J'eus encore la force de gémir : « Lavez-vous les mains », puis, me laissant choir sur une chaise, je me résignai au pire.

Alors commença, dans la joie et l'excitation, la confection de ces petites gosettes dont le format réduit est une de mes spécialités. Je les fait grosse comme... grosse comme... ; comment dirais-je? Pitou en fait quatre bouchées, moi deux, et Marc le gourmand les engloutit en une fois, vous voyez ça d'ici?

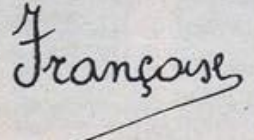
Cérémonieusement, Jean saupoudra de farine le milieu de la table et y plaça la boule. Après avoir prononcé une formule cabalistique accompagnée de gestes mystérieux (ceci ne fait pas partie de la recette et n'est pas indispensable à sa réussite), il roula la pâte pour lui donner une épaisseur de deux à trois millimètres. Puis, avec le rebord d'un bol, il découpa des rondelles, refit une boule avec les déchets, roula, refit des rondelles, etc., jusqu'à ce que tout fut employé, la dernière petite boule ayant été happée par Pitou qui la mangea crue avec délectation (ceci n'est pas non plus dans la recette classique). Marc, ensuite, entra en action: une cuillère à soupe de compote épaisse au milieu de chaque rondelle, plier en deux et cacheter les bords en les mouillant et les aplatissant l'un dans l'autre avec les dents... d'une fourchette. Enfin ce fut le tour de Phil qui donna des petits coups de ciseaux dans le ventre des gosettes (pour les empêcher de gonfler et de crever pendant la cuisson) et les déposa une à une dans les platines beurrées.



Le four fut chauffé pendant cinq minutes et les gosettes enfournées pendant une petite demi-heure; mes quatre forbans mirent celle-ci à profit pour organiser une partie de cache-cache qui laissa dans tous les coins de la maison des traces de farine, de compote et de pâte gluante... Mais qu'importe : les gosettes furent si réussies (et si vite englouties) que je n'hésite plus à vous donner la recette de la pâte.

Pour douze gosettes environ, mélangez à 250 gr. de farine, deux cuillères à soupe de sucre fin, une cuillère à café de baking powder et une pincée de sel. Incorporez une demi-tasse de lait, un œuf entier et 50 gr. de beurre ramolli (et non fondu). Travaillez et laissez lever la pâte pendant une demi-heure.

Bonne chance, chères amies. Lancez-vous dans la recette complète si vous êtes des cordons bleus; demandez à maman de vous préparer la pâte si vous êtes encore inexpertes et laissez vos frères jouer aussi au pâtissier si vous avez bon cœur...



Conte inédit de Raymond Lerma
Illustrations de Wen

La joie de Pierrot Vaneste n'avait pas été de longue durée. Il était si fier, à dix-huit ans tout juste, d'être accepté comme chauffeur de « poids lourds » par la Compagnie des mines de Vernès !... Le contremaître l'avait d'abord trouvé trop jeune; mais il avait réussi brillamment toutes les épreuves. Bref, il était embauché; il avait pris son service avec un véritable enthousiasme. Maintenant il s'apercevait que les autres chauffeurs le regardaient de travers.

Inutile de récriminer ! Un ordre est un ordre !...



Ils étaient onze gaillards en salopette; tous originaires de la région. Sans doute étaient-ils vexés qu'un « gamin », comme ils disaient, eût été jugé digne de partager leurs responsabilités. Au surplus, ce gamin venait du Nord; il était blond parmi tous ces bruns; il ne savait pas un mot de catalan...

Bien sûr, cela n'allait pas jusqu'à la franche brimade. Quand Pierrot arrivait le matin, le chauffeur de nuit lui passait correctement les consignes. Quand il avait besoin d'une réparation, les mécaniciens de l'atelier s'y mettaient sans rechigner. Et à la cantine, on répondait sans impolitesse à ses bonjours, à ses bonsoirs. Seulement, il sentait une humeur qui planait.

Surtout les frères Harreguy semblaient moqueurs, et même hostiles. Chevelus et barbus, forts comme des bœufs, le verbe haut, ils étaient affectés aux « transports spéciaux » que le directeur, du haut de son château dans la montagne, commandait par téléphone. Avec cinq autres, Pierrot Vaneste faisait « le commun », c'est-à-dire montait le matériel et descendait le minerai; trois voyages par jour entre Perpignan et Vernès-village, soit en tout deux cent soixante-dix kilomètres.

Selon l'usage du pays, chaque chauffeur était accompagné d'un « aide », garçonnet de dix à douze ans, spécialement chargé d'approvisionner le radiateur et de caler les roues aux arrêts. L'aide de Pierrot se nommait Carlos; c'était un rouquin au nez en trompette, assez falot.

Dans le grand baraquement de la société, les chauffeurs avaient chacun sa chambre. Ils mangeaient au réfectoire, en deux équipes. Et ces repas mettaient notre Lillois au supplice.

Il ne comprenait rien aux propos en patois qui s'échangeaient à ses côtés. De temps en temps, les autres éclataient de rire tous ensemble; et Pierrot supposait qu'il faisait les frais de cette bruyante gaieté.

Un jour, vers la mi-mars, il ne put y tenir et demanda à son voisin de quoi l'on riait. Ce fut l'un des frères Harreguy qui répondit du bout des lèvres :

— Vous ne comprendriez pas, mon vieux. Nous nous rappelions un bon tour que nous avons joué l'année dernière au gars que vous remplacez. Ah, la farce était bonne !

Et l'hilarité redoubla.

Pierrot avala son café et regagna son camion, sur lequel veillait Carlos.

— Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? demanda le Rouquin.

— J'ai que ces types m'ennuient !

Il appuya rageusement sur l'accélérateur.

★

Les jours suivants, ils ne put s'empêcher d'épier les visages de ses camarades. Il lui sembla qu'ils avaient une ironie dans l'œil. Pourtant, il ne se passait rien de particulier. La vie allait son train. Pierrot se rassurait.

Le contremaître lui fit des compliments :

— Quand vous êtes de service, on est tranquille. Vous êtes le champion de la régularité. La direction apprécie cela. Elle a l'œil sur vous.

Une autre semaine passa. Un matin, le jeune homme fut réveillé en sursaut par des coups frappés à la porte.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-il.

— Debout ! On a besoin de vous, fit une voix.

— Comment, besoin de moi ? Je suis rentré hier soir à dix heures; et mon premier départ d'aujourd'hui est fixé à huit heures. Voyez le tableau.

— C'est changé. Ordre du directeur. Je vous donne dix minutes.

ÇA N'A PAS PRIS !

A présent, Pierrot reconnaissait la voix de Harreguy l'aîné, lequel avait rang de chef d'équipe.
— Ça a l'air sérieux, grogna-t-il.
En hâte, il se prépara. Mais dans sa tête flottait une arrière pensée...
Chose singulière, deux autres chauffeurs étaient déjà levés, et dans l'atelier attenant on entendait aussi rôder les mécaniciens. Harreguy faisait une moue maussade.
— Il y a pour vous ce matin un transport spécial, dit-il. Et même tout à fait spécial...
— Tiens ! C'est vous et votre frère qui d'habitude...
— Oui, d'habitude. Mais il paraît qu'aujourd'hui c'est vous qui devez vous en charger.
Les autres chauffeurs ouvrirent la bouche pour parler, mais finalement ne dirent rien.
— Qu'est-ce qu'ils ont ? se demanda Pierrot. Ce n'est pas naturel.
On vint lui dire de la manutention que le camion du transport spécial était prêt.
Interloqué, le jeune homme passa dans la cour; les deux barbus le suivirent. Et comme il allait grimper sur le siège, le cadet l'arrêta en étendant le bras :
— Un instant, gamin. Savez-vous seulement comment il faut s'y prendre, pour ce genre de travail ?
— Je connais mon métier. Ce n'est pas sorcier. Il s'agit de partir et d'arriver.
— Oui, d'arriver : voilà le hic ! ricana l'aîné.
Et il ajouta des paroles à demi indistinctes, sur l'imprudence des gens qui désignent des débutants pour les coups durs et qui prennent ainsi des responsabilités redoutables.
— Inutile de récriminer, reprit le cadet. Un ordre est un ordre.
— Ecoutez, mon vieux, reprit le chef d'équipe. Et essayez de bien vous graver dans la tête mes recommandations. Savez-vous ce qui est chargé cette fois sur votre camion ?
Pierrot examina rapidement les caisses oblongues, dont sortaient des espèces de goulots à becs. Entre les caisses, on avait foulé un bourrage de paille, et il y avait un bourrelet d'étoffe le long des parois.
— C'est un liquide. De l'acide sulfurique, je suppose.
Les hommes haussèrent les épaules.
— Ah ouiche, de l'acide ! dit Harreguy. C'est de la nitroglycérine, tout simplement.

★

A ce mot — pour dire la vérité — Pierrot ne put se défendre d'un frisson. Il savait que la terrible substance, dont on fait la dynamite, est l'un des plus dangereux explosifs qui soient au monde. Un faible choc peut la faire éclater. Une fois par an, en effet, l'on montait à Vernès-mine une provision de nitroglycérine; tout s'était toujours bien passé jusque là. Mais c'était une chance. En Amérique — c'est connu — il arrive assez fréquemment, dans la région pétrolifère, qu'un camion de nitroglycérine, au passage d'un caniveau, se volatilise instantanément, avec son conducteur. Un nuage de fumée, un trou au milieu de la route : c'est tout ce qu'il en reste...
— Vous ne changerez pas de vitesse, dit Harreguy aîné. Restez en deuxième, de bout en bout. Le chemin sera libre, naturellement : la compagnie prend déjà assez de risques... Amenez les virages bien au large. Surveillez sans cesse le sol devant vos roues : ce n'est pas le moment de passer sur une grosse pierre, ni de déraper dans une flaque d'huile...
Les mécaniciens étaient sortis de l'atelier et contemplaient Pierrot silencieusement.
— Nous vous précéderons avec le side-car, reprit le chef d'équipe. A bonne distance, bien sûr.
Pour éviter les heurts au démarrage, les six hommes poussèrent le camion à la main, jusqu'à ce que Pierrot eût embrayé.
A la sortie du camp, il vit passer le side-car, qui se maintint à cinq cents mètres devant. Un autre véhicule, que le jeune homme surprit dans le rétroviseur, apparut derrière, à la même distance. C'était la voiture de dépannage, dans laquelle les mécaniciens s'entassaient.

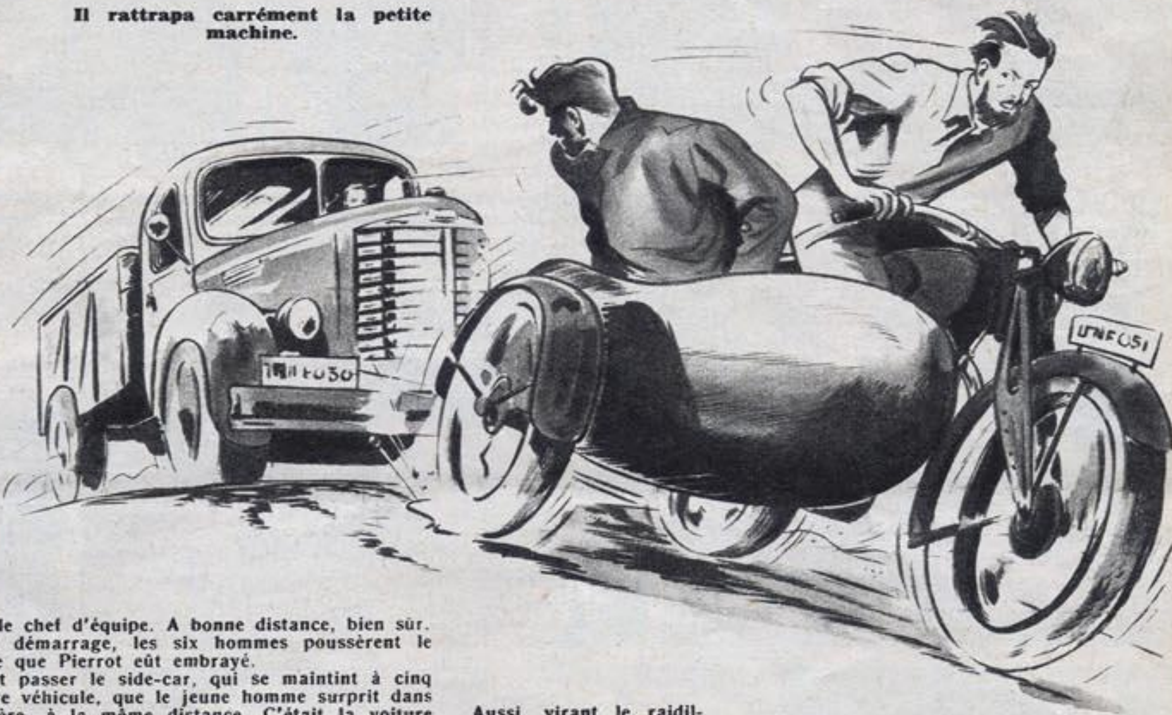
★

Pierrot tenait son volant d'une main ferme, mais naturellement il avait la gorge un peu serrée.
« A cette allure, j'en ai pour trois heures, se dit-il. Environ dix mille secondes, dont chacune peut être celle du grand saut ! »
Pour faire diversion, il s'imagina, arrivant au but, et congratulé par ses camarades. Cette fois, ils ne le traiteraient plus de gamin; il aurait gagné ses galons !... Il revit les visages qui l'avaient entouré au départ. Des visages contractés, comme s'ils dissimulaient une émotion — ou retenaient un rire...
Soudain, une idée surgit dans l'esprit de Pierrot : « Et si tout cela n'était qu'une mystification ! »
Il se rappela Harreguy contant la manière dont ils avaient « roulé » son prédécesseur, en une hilarante circonstance. N'était-ce pas significatif ?...
Quand même, il doutait encore. Jusqu'au moment où il s'avisa de la date. Alors il se frappa le front :

— Tout est clair ! s'écria-t-il à voix haute. *C'est aujourd'hui le 1er avril !*
Il comprenait tout maintenant ! Tel était l'aboutissement des mystérieux conciliabules du réfectoire. Mécaniciens et chauffeurs avaient comploté cela : de faire croire au « gamin » que son camion était chargé d'un explosif effroyable, exigeant des précautions inouïes. Voilà pourquoi toute la tribu s'était embarquée devant et derrière, dans tous les véhicules disponibles. A cette minute, les plaisantins étaient en train de se taper sur les cuisses et de se tenir le ventre, en pensant au niais jouvenceau, perché sur son camion et tremblant de tous ses membres, marchant à la vitesse d'un colimaçon... Spectacle inénarrable, et dont on parlerait longtemps !...
— Ah, c'est comme cela ! gronda Pierrot. Eh bien, ils vont voir !
D'un mouvement furieux, il se mit en troisième vitesse. Le camion fit un bond. Cela n'avait plus d'importance. Le temps de courir une ligne droite, de virer à la corde, avec de vigoureux coups de volant, et le side-car fut en vue.
Les frères Harraguy riaient peut-être; en tout cas ils parurent surpris, et, avec insistance, firent signe de ralentir. Pierrot répondit par un hurlement de clakson.
Il rattrapa carrément la petite machine, sur laquelle les deux barbus gesticulaient, continuant leur comédie.
— Ça va, ça va ! Ne vous fatiguez pas ! grommelait Pierrot, souriant.
Dans le vacarme, il entendit ces mots : « Doucement, bon Dieu ! Vous perdez la tête. »
Puis brusquement, Harreguy aîné coupa les gaz et jeta le side-car sur le côté.
Le camion passa, déchaîné, frémissant de toutes ses tôles. C'était au tour du « gamin » de se tordre sur son siège.
— Ça n'a pas pris, bande d'idiots ! criait-il, absolument enchanté.
Il devinait à présent, d'après le bruit, que la camionnette de dépannage avait accéléré aussi et pris le raccourci qui aboutissait au col. De fait, à la rencontre des deux routes, Pierrot vit devant lui la camionnette arrêtée et les trois mécaniciens descendus. Pour les narguer, il rechangea de vitesse, en plein dans les pierrailles; le camion se mit à danser.
Au lieu de prendre la plaisanterie du bon côté — le poisson d'avril étant quand même raté ! — les mécaniciens feignirent l'affolement et s'enfuirent à toutes jambes.

★

Le reste du trajet fut sans histoire. Pierrot chantait en maniant le volant avec désinvolture.
Approchant de Vernès-mine, il se dit toutefois que, à coup sûr, le contremaître était du complot; l'affaire ne s'expliquait pas sans cela.



Il rattrapa carrément la petite machine.

Aussi, virant le raidillon d'accès, Pierrot voulut-il bien montrer à ceux d'en haut qu'il n'était pas dupe. Justement deux silhouettes bien connues se profilaient au-dessus de la montée. Le camion quitta la ligne droite, oscilla d'un bord à l'autre, comme un ivrogne.
— Ça n'a pas pris ! Ça n'a pas pris ! criait le jeune homme. Et il riait de tout son cœur.
Les silhouettes avaient disparu comme dans une trappe.
Sur l'aire de déchargement, le camion s'arrêta. Il s'écoula trois ou quatre longues minutes. Puis, les hommes sortirent de partout. Le contremaître, du fossé où il se cachait; les manutentionnaires de derrière les murs; et du versant, le side-car, la camionnette de dépannage.
Personne ne disait rien. Un cercle se forma autour du camion.
— Alors, qu'en pensez-vous ? Il est bien loupé votre poisson d'avril ! conclut Pierrot, fort content de lui, en descendant de son perchoir.
Point de réponse. Il ne vit que des visages blêmes.
Et à la fin, le contremaître soupira d'une voix blanche — en regardant Pierrot comme on regarde quelqu'un qui revient de l'autre monde :
— Malheureux ! Vous en avez eu, une chance ! C'était *vraiment* de la *nitroglycérine !*



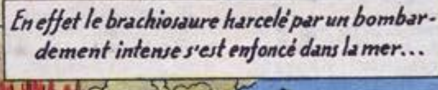
LA CLEF DE BRONZE

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Un gigantesque brachiosaure a surgi de terre, et ravage la presqu'île de Mocano. A Monte-Calro, M. Lambique, Bob et Bobette cherchent le moyen de détruire le monstre, resté jusqu'ici invulnérable...







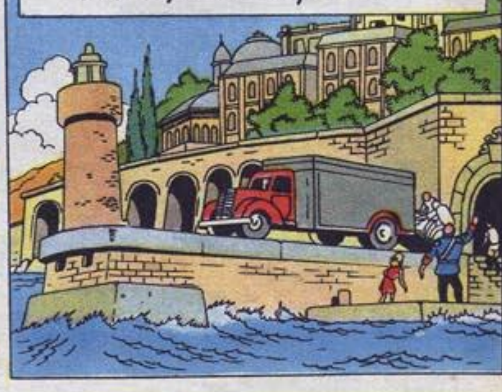










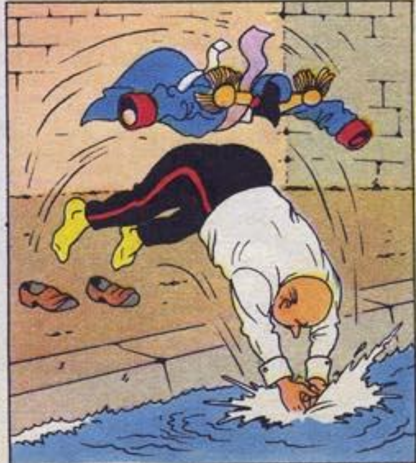














(A suivre.)


LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX
L'ILE MAUDITE
Alix a été envoyé par César à Carthage pour enquêter sur de mystérieux événements qui viennent de s'y produire. Il ménage un piège à ses adversaires...
Textes et dessins de
Jacques Martin.


L'individu jette un bref coup d'œil dans la ruelle avant de pousser la porte de la maison déserte.


Personne ne m'a vu entrer. Parfait!


Il gravit prestement les marches de l'escalier...
Le plan doit être ici, parmi ces archives...

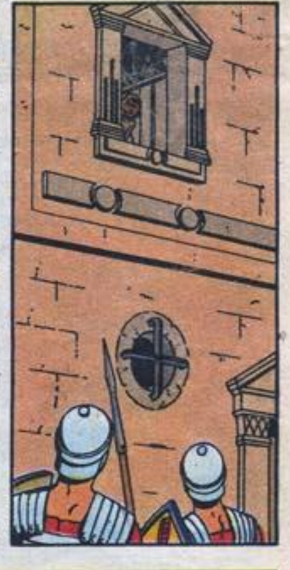

Pourvu que le vieil hibou ne l'aît pas caché dans un autre endroit... Ah non, le voici!...


C'est bien cela... Bon! Maintenant, mettons le feu à tout ce fatras et...


Holà, pas si vite!... Vous semblez bien certain que personne ne vous a vu pénétrer dans cette maison.


Alix!? Que fais-tu ici?
Je pourrais vous poser la même question, Ségabal... N'essayez pas de fuir, le bâtiment est cerné!


Vous êtes pris au piège!... Vous doutez de mes paroles? Jetez donc un coup d'œil par la fenêtre...
Ségabal se précipite...
Par l'enfer! Il dit vrai!




Je vous attendais; je savais bien que...
Ecoute, Alix: si tu me laisses sortir d'ici, tu seras riche. Que veux-tu? De l'or, de l'argent...


...ou du fer!?!


Notre ami réussit à parer l'attaque...
A quoi bon lutter? Tu es perdu!


Pour se dégager de l'étreinte de son agresseur, Alix le pousse violemment du pied...


Voyant le chemin libre, le Carthaginois veut fuir...


Mais notre ami le rattrape d'un bond...


...tandis qu'au dehors, les soldats alertés par le bruit de la lutte, s'inquiètent.
Nous ne pouvons intervenir que s'il nous appelle: ses ordres sont formels!... Mais!?...

(A suivre.)

Poisson d'Avril



Il y a vingt-cinq ans, Alain Mellet, un chroniqueur politique, ayant constaté l'ignorance et la sottise qui caractérisent certains parlementaires, décida d'en faire une démonstration éclatante.

Le 1er avril au matin, diverses personnalités politiques trouvèrent dans leur courrier une circulaire qui leur faisait connaître les souffrances de toutes sortes endurées par le peuple poldève.

Est-il besoin de préciser que la Poldévie était un pays purement imaginaire ? Cette circulaire avait été alourdie de toutes les balourdises du style administratif. Cela n'empêcha point les réponses d'affluer au « Comité de Défense Poldève ». Un député breton lui adressa cette lettre délicieuse :

« Mon cœur saigne à la pensée que des hommes qui devraient être libres et heureux sont courbés sous le joug des hobereaux, et souffrent dans leur être physique et dans leur être moral... Joignez ma protestation à toutes celles que vous recevrez en faveur des Poldèves... »

Sans commentaire !

★

Sait-on qu'à la Cour du roi Louis XIV, le 1er avril était très en faveur ? Durant la nuit d'un 31 mars, le marquis de Grammont eut ses habits rétrécis, recousus et soigneusement remis en place. Au lever (1er avril) il ne put se vêtir. Un de ses intimes lui affirma qu'il était terriblement enflé. Poltron, le marquis se recoucha et manda le médecin en hâte. Le Comte de Toulouse, fils de Louis XIV, se présenta, adroitement déguisé. Il déclara au marquis que son état était extrêmement grave, et il rédigea cette ordonnance : « Accipe cisalia et dissue purpunctum » (Prends des ciseaux et découds ton pourpoint). Le pauvre marquis faillit en être malade pour de bon, cependant que tout Versailles en était malade... de rire.



A la Malmaison, l'impératrice Joséphine et sa fille, la reine Hortense, se plaisaient à dévisser les lits de leurs invités. Tout au long de la nuit du 31 mars au 1er avril, c'était un vacarme indescriptible, dont l'Empereur n'était pas le dernier à rire.

★

Vous voyez, les amis, qu'il n'y a pas que les jeunes garçons et les jeunes filles pour aimer à faire des farces le 1er avril.

Le TIMBRE TINTIN



Mathieu Nyssen. — Merci pour ta lettre. Tu as dû déjà recevoir ta prime. Quant à la question que tu poses, je ne parviens pas à la comprendre. Ecris-moi clairement ce que tu désires.

Swelten Richard. — Il est inutile de découper les timbres autour de mon image. Tu peux les envoyer comme tu les trouves dans les chocolats.

M. Vaerewijck. — Veux-tu m'envoyer ton adresse complète ?

Lacroix Jean-Marie. — Ton idée est bonne, mais il existe en Belgique une loi qui interdit de donner en prime des objets se trouvant dans le commerce. C'est ce qui nous empêche de faire figurer sur la liste des objets comme : albums « Tintin », ballons de football, etc.

Nico Halsdorf, Luxembourg. — Tu pourras obtenir l'album « Le Roman du Renard » en échange de 600 points.

★

VOICI EN BREF LA LISTE DES PRIMES QUI VOUS ATTENDENT

1) Le Roman du Renard, 40 vignettes, 50 points; 2) Décalcomanies « A », 50 points; 3) Décalcomanies « B », 60 points; 4) 5 cartes postales de Hergé, 70 points; 5) Pochette de papier à lettre TINTIN, 80 points; 6) Fanion TINTIN, 100 points; 7) Portefeuille TINTIN, 200 points; 8) Puzzle TINTIN, série « A », 350 points (*); 9) Jeux de cubes TINTIN (*); 10) Abonnement à TINTIN, 10 numéros, 450 points; 11) Puzzle série « B », 500 points; 12) L'album Le Roman du Renard, 600 points.

(*) Ces objets sont encore en fabricaion.

●

Dans ce numéro figure un Timbre TINTIN ! Découpe-le et ajoute-le à ta collection.

ATTENTION :

● Très prochainement, vous trouverez également le TIMBRE TINTIN sur tous les produits HEUDEBERT.

● Dès à présent, les magnifiques cartes postales de HERGE sont à votre disposition !

● Veillez à coller les petits timbres sur une feuille de papier (ceux du journal, de Palmafina, de Ina et de Materne). Cela facilitera le travail et accélérera l'envoi des primes.

LES AVENTURES DE RENAUD ET DU PETIT CHEVAL AJAX









(A suivre.)



AS-TU L'ESPRIT D'ÉQUIPE?

La question que j'avais posée, voici quelques semaines, était la suivante : « Dans un camp de jeunesse où tu passes tes vacances, tu es parmi les vingt garçons qui ont accepté de préparer le repas, tandis que les autres sont au bain. Tu t'aperçois que dix au moins, sous différents prétextes, ne font rien et évitent « la corvée ». Que feras-tu ? »

De très nombreuses réponses me sont parvenues, des petits comme des grands, qui toutes témoignaient d'un bel esprit d'équipe et du sens exact du devoir.

Nous vivons en société; nous sommes donc solidaires les uns des autres; nous ne pouvons nous comporter en égoïstes. Raison de plus, lorsque nous avons accepté librement un devoir, pour demeurer fidèles à notre parole.

La plupart de mes correspondants l'ont compris, et vous verrez, à travers les belles réponses que j'ai retenues, que cet esprit d'équipe, tant souhaité parmi les jeunes, n'est pas un vain mot pour eux.

★

JE POURSUIVRAI MON TRAVAIL, 1° pour faire honneur à ma parole; 2° pour mériter la confiance de mes camarades; 3° pour ma propre satisfaction. Ensuite, je ferai remarquer bien gentiment à ces jeunes gens que leur dérobade cause un préjudice moral et matériel à leurs compagnons de « corvée ». (Louis Vernet, 17 ans, Tamines : *abonnement de six mois.*)

JE NE SERAIS PAS CONTENT, mais je me dépêcherais de faire la « corvée » avec les autres, au lieu de rester flâner avec les paresseux. On doit s'aider quand on est bon camarade. Ces dix garçons ne mériteraient pas d'être scouts. Cependant, je ne les dénoncerais pas, car ce serait méchant. (Ivan Mousny, 10 ans, Anvers : *casquette « Tintin ».*)

J'ACCOMPLIRAIS AVEC JOIE les « corvées » que j'ai acceptées volontairement. Je ferais ensuite comprendre aux lâcheurs que la vie en société ne sera agréable, et même possible, que le jour où chacun exécutera, de gaieté de cœur, les charges auxquelles il aura librement consenti. (Jean Damanet, Bruxelles : *cinéma de poche « Cinette ».*)

IL FAUT ALLER LES CHERCHER et leur dire qu'ils doivent aussi travailler. Car il faut faire les choses qu'on n'aime pas aussi bien que celles qu'on aime. (Willy Van Beekhoven, Evere : *cinéma de poche « Cinette ».*)

SI J'AI LIBREMENT ACCEPTE de préparer le repas, et si les absents comptent sur moi pour manger, je continuerais ma besogne, même si tous les autres esquivaient la leur. (Francis Colard, Ixelles : *un fanion « Tintin ».*)

JE NE DIRAIS RIEN AU CHEF, car il n'est pas beau de rapporter. Mais je rouspèterais auprès des paresseux et je leur dirais qu'ils doivent nous aider. (Eric Hellinckx, 11 ans, Watermael : *casquette « Tintin ».*)

SE LAISSER ENTRAINER par ces garçons paresseux, ce serait commettre une mauvaise action. Je continuerais de faire toutes les « corvées ». Mais à l'avenir je ne compterais plus ces compagnons parmi mes amis. (Jean-Marie Martin, Jambes (Namur) : *un fanion « Tintin ».*)

JE PRECHERAIS D'EXEMPLE et, tout en me mettant au travail, j'encouragerais ces « rentiers » à me donner un coup de main. (Pierre Gribomont, Marche-en-Famenne : *un fanion « Tintin ».*)

JE LEUR DEMANDERAIS ce que représente pour eux « l'esprit d'équipe ». Est-ce l'unité, l'entr'aide? Alors, pourquoi ne pas mettre en pratique ces beaux mots qui résument tant d'idées et d'actions? (Denise Impens, Woluwe-Saint-Lambert : *une statuette « Tintin ».*)

UN GARÇON QUI ACCEPTE de faire la « corvée » sait que ce n'est pas un amusement. Il fait cela pour être serviable. Il doit donc se montrer loyal envers lui-même et envers les autres. Il montrera ainsi qu'on peut lui faire confiance. (Robert Wauters, Bruxelles : *un fanion « Tintin ».*)

J'ESSAYERAIS DE CONVAINCRE ceux qui essayent d'éviter la « corvée », non en leur disant quelque chose, mais en travaillant moi-même plus fort. Car l'exemple vaut mieux que toutes les paroles. (Pierre Déom, Anlier : *un fanion « Tintin ».*)

J'ENCOURAGERAIS MES CAMARADES restées actives et fidèles à leur tâche comme je le serais resté moi-même, même si dix d'entre nous essayaient d'éviter la « corvée ». Il est probable que les déserteuses auraient honte de leur paresse et reprendraient leur travail. (Geneviève Rogissart, Anderlecht : *une boîte de papier à lettre « Tintin ».*)

JE TRAVAILLERAIS DOUBLEMENT pour montrer le bon exemple à ceux qui ne travaillent pas et pour ne pas priver mes baigneurs d'un bon dîner. (Thierry d'Hoop, 12 ans, Namur : *un fanion « Tintin ».*)

JE CONSEILLERAIS AUX PARESSEUX de travailler, car le dîner ne serait pas prêt pour le retour des autres. Moi, je leur montrerais l'exemple en travaillant de mon mieux. (Jean-Robert Boulanger, 6 ans et demi, Liège : *un jeu « Messages Secrets ».*)

J'ENGAGERAIS MES COMPAGNONS de travail à accomplir la besogne gaiement et je donnerais l'exemple de telle façon que l'ouvrage, devenu amusant, attirerait les paresseux les uns après les autres. (Jean-Marie Schepens, 11 ans, Bruges : *un jeu « Messages Secrets ».*)

GENTIMENT, je leur ferais remarquer : 1° que c'est manquer de délicatesse envers tous; 2° que c'est faire montre d'égoïsme que de laisser travailler les autres; 3° que tout le monde doit s'entr'aider dans la vie. (Paul Collinge, Ixelles : *un jeu « Messages Secrets ».*)

JE TRAVAILLERAIS POUR DEUX, car les garçons rentrant du bain ne doivent pas souffrir de l'apathie des autres. (Luc Winand, 11 ans, Jette : *un jeu « Messages Secrets ».*)

JE FERAIS L'OUVRAGE à leur place et je suis sûr qu'ils remarqueraient mon embarras et qu'ils viendraient à mon secours. (Marcel Jadoul, 14 ans, Montignies-sur-Sambre : *un jeu « Messages Secrets ».*)

MON PAPA DISAIT : « Une tâche librement acceptée doit toujours être exécutée. » Et je trouve que c'est bien la vérité. (Eric Cosyn, 12 ans, Evergem : *un jeu « Messages Secrets ».*)

JE CONTINUERAIS MON OUVRAGE sans m'occuper des autres. C'est au chef qu'il appartient de blâmer la conduite des resquilleurs. (Jean-Pierre Francotte, Liège : *un jeu « Messages Secrets ».*)



Le Fils du Maître de Poste

Par André Galland

La Reine Marie de Médecis a obtenu de Louis XIII la disgrâce de Richelieu. Déjà le Cardinal a quitté Paris et roule vers Pontoise, quand, sur le conseil d'un ami, il fait demi-tour, et part pour Versailles afin de voir le Roi...



















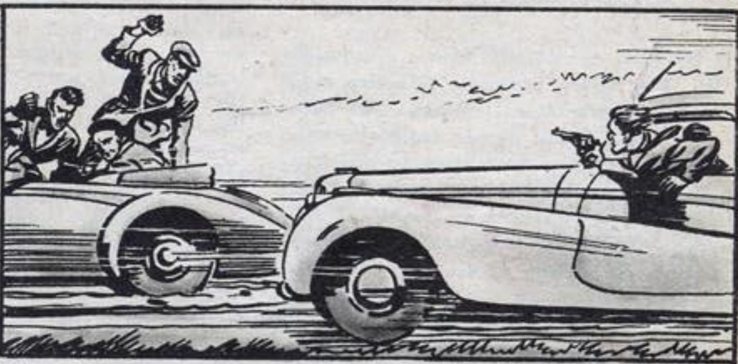
LA RAPIÈRE ROUGE

Dessins de Roland Davies

Le constructeur John Best et ses amis se rendent en Italie, où ils vont participer à la course des Dolomites avec leur fameuse « Rapière Rouge ». Chemin faisant, John Best, qui pilote la « Rapière, est attaqué et poursuivi par des bandits. Heureusement Sexton arrive à la rescousse...

Déjà Sexton Blake s'apprête à dépasser la voiture des bandits, mais...













Blake ne tarde guère à rattraper le constructeur et sa fille, qui, le danger passé, ont ralenti l'allure.





La semaine prochaine : VIRAGE DANGEREUX !... (A suivre.)

Tel pilote... telle voiture !



VOYEZ ce « vieux clou » au moteur pétaradant parmi la file des monstres silencieux, rutilants et chromés !... Il fait la joie des écoliers qui se répandent en commentaires peu charitables à son endroit. Les passants adultes eux-mêmes ne peuvent se retenir de sourire d'un petit air méprisant. « Vraiment, pensent-ils, il faut avoir du culot pour oser sortir avec « ça » ! »

Pourtant, quand on sait le nombre incalculable d'épreuves par lesquelles passe une voiture durant son existence, c'est plutôt de l'admiration qu'on devrait éprouver pour celles qui les subissent victorieusement, et pour leurs pilotes dont les soins et la constance les ont conduites sans dommage jusqu'à ce grand âge !

Les automobiles ne sont ni plus ni moins robustes que le corps humain. Au cours de leur vie, elles doivent affronter bien des maladies qui sont presque aussi fatales que la coqueluche ou la rougeole pour un enfant. C'est en grande partie du conducteur que dépend le degré de gravité de ces maladies.

LE MOTEUR S'USE.

Rien de plus normal !... Les pistons qui vont et viennent dans les chemises fi-



Rien n'est plus facile que de « bousiller » une voiture neuve en 3.000 ou 4.000 kilomètres. Mais une voiture soigneusement entretenue et intelligemment conduite peut donner satisfaction à son propriétaire pendant plus de dix ans.

nissent à la longue par entamer les parois des cylindres. Saviez-vous qu'un piston de voiture courante parcourt, dans ses allées et venues continuelles, de 6 à 10 mètres à la seconde, pour atteindre à bord de certaines voitures de course 30 mètres dans le même temps ?

Le moteur des automobiles modernes fait entre 3 à 4.000 tours-minute, et de 5.000 à 6.000 tours en pleine vitesse. Il est donc normal qu'après 50.000 kilomètres ou davantage, les parois des cylindres soient usées à force d'être frottées. Généralement, les cylindres « s'ovalisent », le taux de compression diminue, et le moteur n'offre plus qu'une puissance réduite.

Conséquences immédiates : la consommation d'essence augmente — parce qu'il en faut davantage pour provoquer l'explosion — et la consommation d'huile atteint des proportions effarantes. Les pistons et les cylindres n'étant plus hermétiques, le lubrifiant se mélange aux gaz d'explosion, puis est rejeté par le tuyau



... une abondante fumée bleue.

d'échappement. C'est ainsi que certaines vieilles voitures arrivent à engloutir un litre d'huile aux 100 kilomètres. Elles dégagent dans leur sillage une abondante fumée bleue...

LA SUSPENSION S'AFFAISSE.

Les heurts répétés que subissent les ressorts et les amortisseurs amènent, de leur côté, des conséquences graves. Après avoir parcouru un certain nombre de kilomètres parsemés de cassis, de nids de poules et autres dénivellations, les ressorts, à force d'être tirés et aplatis, perdent de leur efficacité, c'est fatal. La mécanique, pas plus que le corps humain, n'est éternelle. Toutefois (comme en ce qui concerne l'usure du moteur), l'usure de la suspension dépend de la vitesse à laquelle on fait circuler le véhicule. Un nid de poule franchi à 100 km./h. est infiniment plus dommageable que dix autres franchis à 40 km./h. Si les ressorts et les amortisseurs de certaines automobiles rendent l'âme après quelques milliers de kilomètres, par la faute de leur conducteur, d'autres franchissent allègrement le cap des 100.000 sans la moindre avarie.

En fait, il n'existe pratiquement pas de mauvaises voitures, mais il se trouve malheureusement quantité d'exécrables pilotes !...

(A suivre.)

Les cassis, les nids de poules et autres dénivellations...



TINTIN Actualités

CONNAISSEZ-VOUS la bicyclette volante ?

On l'a présentée à Paris. Il s'agit d'un aérocycle sans moteur. C'est en pédalant qu'on doit soulever tout le système... à condition de ne pas peser 100 kilos.

Alors, bientôt et sur de longues distances, nous allons pouvoir voler ?



Pour doubler le cap de Panama, devenu insuffisant, les bateaux vont prendre le train.

Ce « train » sera une sorte d'immense caisse ouverte aux deux extrémités, roulant sur rails et pouvant glisser dans l'eau à l'aide de plans inclinés pour aller se placer sous les navires. La caisse, après avoir parcouru un trajet de 250 km., restituera sa charge à l'océan.

●

Deux engins à réaction sans pilote viennent coup sur coup d'atteindre deux vitesses de l'ordre de 2.200 kilomètres à l'heure.

Des ingénieurs vont travailler à doter ces engins d'un système de pilotage automatique.

●

Les ours bruns sont en voie de disparition. Heureusement, grâce aux sociétés protectrices des animaux et au « club des amis de l'ours brun » récemment constitué, à Sidney, Teddy Bear vivra plus tranquille.

— Les chasseurs d'ours n'ont plus qu'à bien se tenir. C'est à eux qu'on va faire la chasse maintenant, a déclaré John Small, président de la dite association.



Un pigeon complètement épuisé a été trouvé dernièrement à Forst, en Allemagne. Il portait un message de 1943, appel au secours d'un bataillon bavarois.

●

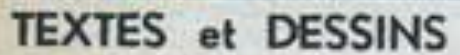
Un second avion géant, frère du Brabazon, a réussi à prendre l'air. C'est là le plus grand appareil du monde.



Monsieur Barelli à Nusa-Pénida

Moreau et Barelli sont à la recherche d'un dangereux malfaiteur. Ayant appris que le bandit possède une propriété à Nusa-Pénida, Barelli décide de se rendre dans l'île...

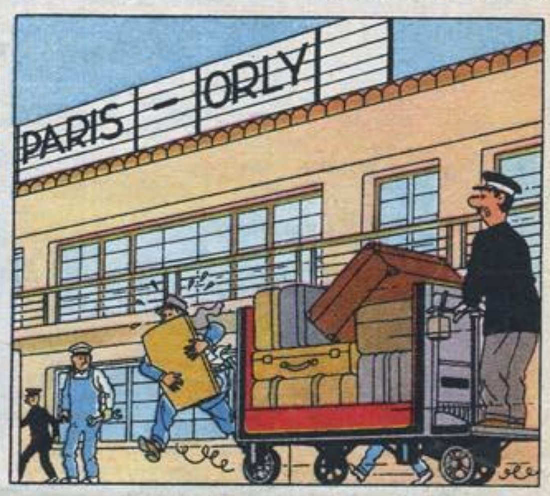


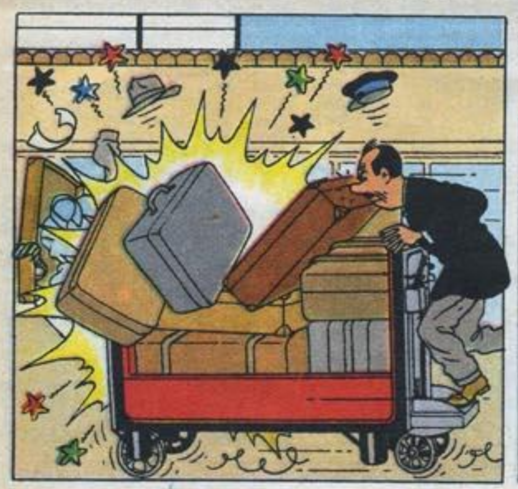


TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.



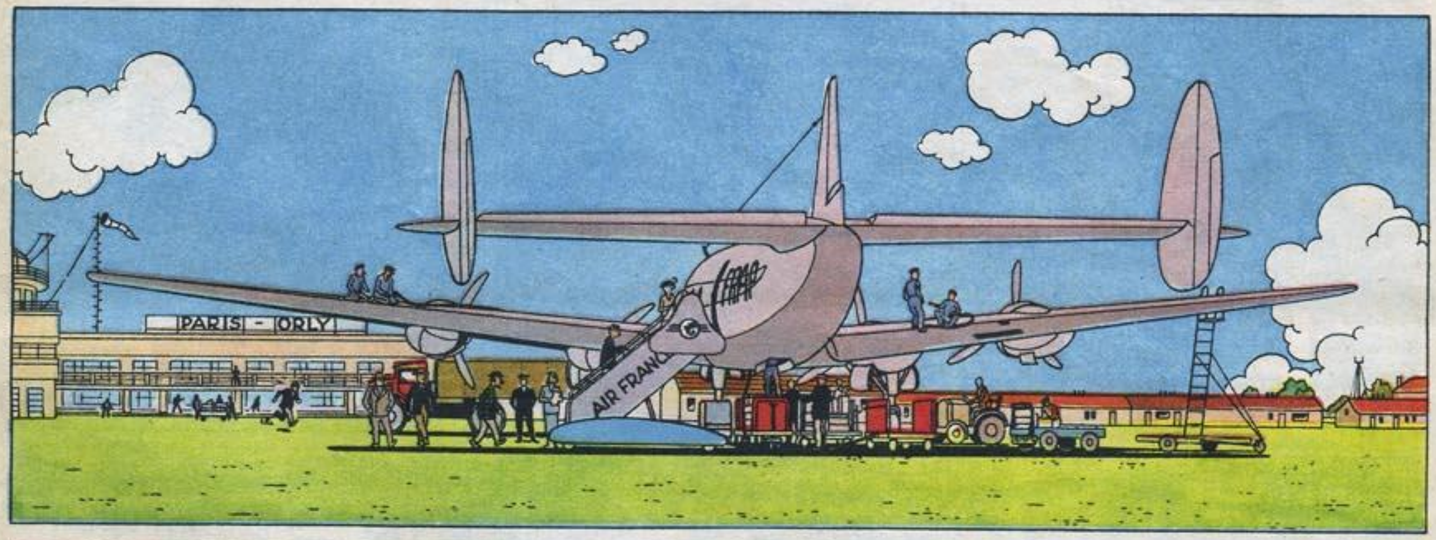


















(A suivre.)

ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallic

Tim Griffith, allié de Teddy Bill, a détaché du train les wagons de renforts attendus par le shériff..



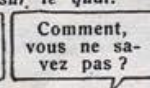
























(A suivre.)



ILS ONT CHOISI D'ETRE FRANÇAIS

NOMBRE de Français ne sont pas nés en France; d'autres y sont nés, mais de parents étrangers. Pourtant, ils ont adopté la nationalité française et leur gloire a rejailli sur leur pays d'élection.

Jean-Baptiste Lulli, *le musicien du Roi-Soleil, était né à Florence; le cardinal* Giulio Mazarini, *ministre de Louis XIV, était également originaire d'Italie.* Jean-Jacques Rousseau *avait vu le jour à Genève (Suisse).* Joseph Poniatowski, *maréchal de France, était Polonais. Le compositeur* Puccini *venait de Bari, dans le royaume de Naples; quant à* Jacques Offenbach, *né à Cologne, il était Allemand.*

Le fameux tribun Gambetta *était le fils d'un boutiquier genevois. Le grand aviateur* Henry Farman, *né à Paris, est fils d'un père anglais et d'une mère française.* Emile Zola *eut pour père un ingénieur italien.* Guillaume Appolinaire, *le célèbre poète, s'appelait de Kotrowisky et il était né à Rome. Le peintre* Van Dongen, *qui, à vingt ans, débarquait à Paris, venait de Rotterdam.*

Le pianiste Alfred Cortot *est né à Nyons, en Suisse. Le compositeur russe* Strawinsky *est Français depuis 1934. Enfin,* Madame Curie, *l'illustre savante, naquit à Varsovie; elle était la fille du professeur polonais Sklodowski.*

CEUX QUI DEMEURENT...

LES statistiques révèlent que sur 100.000 individus qui naissent, il n'en reste plus que 88.538 au bout d'un an; 50.000 après soixante ans; 14.000 après quatre-vingts ans et 7.000 après quatre-vingt-cinq ans.

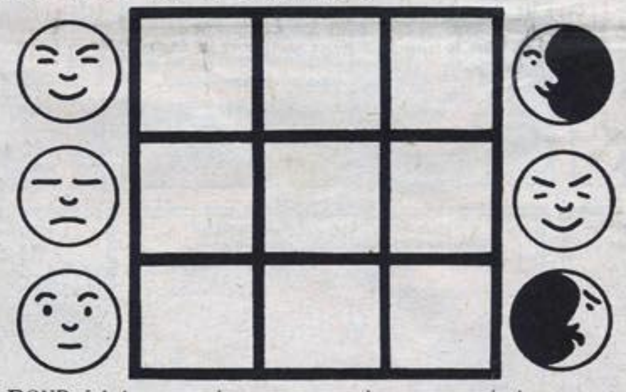
AUTOMOBILE ET AVION

LA vie normale d'une automobile est d'environ sept ans. Celle de l'avion serait sensiblement plus étendue, s'il n'y avait jamais de casse : mais à cause des accidents, l'avion ne vit pas plus longtemps, en moyenne, que l'automobile.

AVIS AUX FUMEURS !

EN fumant un paquet de vingt cigarettes par jour, vous avalez quatre cents milligrammes de nicotine par semaine. Sous forme d'injection, une telle dose vous tuerait net. Voilà qui donne à réfléchir !...

LE JEU DE L'ECLIPSE



POUR fabriquer ce jeu, vous prendrez un carré de carton, et vous le diviserez en neuf cases. Puis, vous découperez et collerez sur des rondelles de carton épais, trois lunes et trois soleils, qui seront vos pions.

La partie se joue à deux. L'un des partenaires prend les trois soleils, l'autre prend les trois lunes. Au départ, les pions sont posés de part et d'autre du carré, chacun devant une case, les lunes opposées aux soleils. Faites avancer vos pions, chacun à votre tour, et un à la fois, à l'intérieur du carré. Les mouvements se font en avant, en arrière ou en diagonale... L'obstacle, ce sont les pions adverses qui se mettent en travers de votre chemin ou vous encerclent. Le premier des joueurs qui réussit à disposer ses trois lunes ou ses trois soleils en diagonale gagne la partie.

Solution des mots croisés du N° 13.

Horizontalement :

1. Rabbin. - 2. Milord. - 3. Axe. - 4. Mes. - 5. Abus. - 6. Ira. - 7. Ni. - 8. Eta. - 9. Cil; Go. - 10. Lalo.

Verticalement :

1. Ri. - 2. Alambic; Il. - 3. Boxeur; Ela. - 4. Bressant. - 5. Id; Iago.



Horizontalement : *1. Machines à vapeur. - 2. Attachement excessif aux richesses; Ville du Pérou. - 3. Trait horizontal; Mammifère d'Amérique du Sud. - 4. Préfixe; Point cardinal.*

Verticalement : *1. Catholique d'Occident. - 2. Qui concerne les brebis. - 3. Si dit pour autocar. - 4. Ville de Russie. - 5. Posa sur le corps comme vêtement. - 6. Vieille langue. - 7. Fleuve de France. - 8. ... - 9. Qui se meut avec célérité. - 10. Chef-lieu de canton (Eure). - 11. Chute.*

A MEDITER

A quoi bon avoir un ami s'il faut lui faire signe pour qu'il regarde, et tout lui dire pour qu'il comprenne ?

R. KIPLING.

Victoria vous présente :

CHOKO le négrillon

Sache que j'apportais à ton pays les plus exquises des douceurs : les chocolats et les bonbons VICTORIA sans lesquels la vie ne vaut pas d'être vécue









(A suivre.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Douloureusement frappé par l'assassinat du capitaine Blake, qu'il avait appelé à la rescousse, Mortimer jure de venger son ami. Mais tandis qu'il parcourt à cheval le plateau de Giza, son attention est attirée par une rixe qui vient de survenir sur un chantier de fouilles...


A ces mots, Sharkey, transporté de fureur, bondit hors de la tranchée, la courbache levée...
Damned! En voilà assez !


Mais à ce moment une main saisit son poignet avec tant de force qu'elle l'oblige à lâcher son fouet...
?


A ces paroles de défi, le professeur, sans perdre son calme, saute lestement à terre.
Je vois que ce garçon a besoin d'une leçon de politesse...
...et toi, d'une leçon de boxe!...


Rugissant de colère, Sharkey se retourne et...
Le barbu! C'est le bouquet! Hé! Descends de là que je te démolisse!...

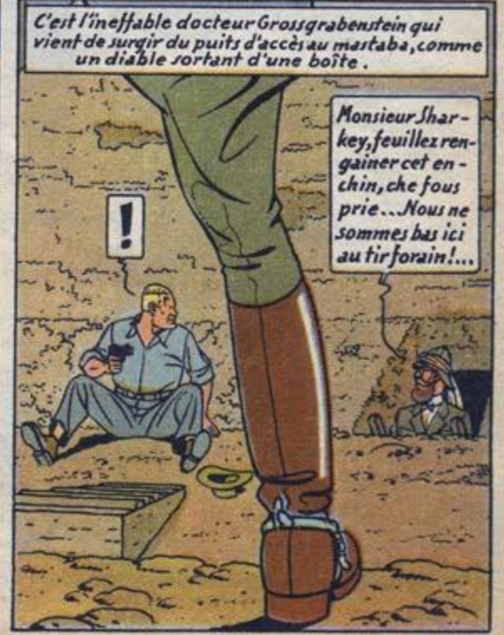

Et sans donner le temps à son adversaire de se mettre en garde, Sharkey lui décoche un formidable crochet. Mais Mortimer esquive le coup...
Attrape-ça!!!


...et riposte par un fulgurant uppercut du droit...
OHW!!...


...qui culbute Sharkey...
...et l'envoie rouler, les quatre fers en l'air, au fond de la tranchée...


Alors? Monsieur le Professeur est-il satisfait de son élève?...
Attends! Je m'en vais te rabattre le caquet!...


Mais à cet instant précis...
?
Que signifie tout ce vacarme?
?


C'est l'ineffable docteur Grossgrabenstein qui vient de surgir du puits d'accès au mastaba, comme un diable sortant d'une boîte.
Monsieur Sharkey, feuillez rengainer cet enchin, che fous prie... Nous ne sommes bas ici au tir forain!...
!

(A suivre.)